

Dont la moindre cité porte un nom de victoire,  
 Oui, si vous oubliez, pour vous venger du roi,  
 Le grand Condé jetant son bâton à Rocroy,  
 Jean Rart liant son fils à son mât de misaine,  
 Luxembourg conquérant des villes par douzaine,  
 Et tant de glorieux et terribles combats,  
 Et Duquesne impassible au fort du branle-bas,  
 Et Vauban sous Maestricht et la mort de Turenne ;  
 Si, par mauvais esprit de colère et de haine,  
 Vous osez à ce point renier le passé,  
 Toute la gloire acquise et tout le sang versé  
 Par les vieilles maisons dont, après tout, nous sommes :  
 Si vous faites cela, Français et gentilshommes,  
 Si vous trempez les mains dans cette trahison,  
 L'édit qui vous poursuit alors aura raison !  
 Le roi ne sera plus un tyran, mais un juge ;  
 Et si contre ses coups vous trouvez un refuge,  
 Si même à triompher vous pouvez parvenir,  
 Que la foudre du ciel tombe pour vous punir !

Encore qu'elle soit un peu longue, on me pardonnera, j'en suis sûr, d'avoir cité tout entière cette tirade qui est d'un mouvement superbe et d'un grand effet.

Mais voyez combien il est juste de dire qu'il y a une vérité théâtrale et une vérité historique, lesquelles n'ont rien de commun. Au xvii<sup>e</sup> siècle, on entendait le patriotisme autrement qu'aujourd'hui. On appartenait à son parti, à sa faction, bien plus qu'à son pays. Les guerres religieuses du seizième siècle avaient été pour beaucoup dans cet état des esprits. Puis on avait vu Gaston d'Orléans et le duc d'Enghien appeler sans scrupule l'étranger à leur aide dans un but d'ambition et de vengeance. A l'époque de la révocation de l'édit de Nantes, le magnifique langage que tient ici Samuel aurait probablement rencontré peu d'auditeurs pour l'écouter et surtout pour le comprendre. Et cependant M. Coppée a eu raison de le lui mettre dans la bouche ; c'est inexact, mais c'est *vrai*.

Le chef protestant qui avait introduit l'envoyé de Guillaume d'Orange, le baron de Groix-Saint-Paul, furieux de voir échouer un projet qu'il regardait comme la seule chance de salut de ses coreligionnaires, accuse Samuel d'être vendu à M<sup>me</sup> de Maintenon avec laquelle on sait son entrevue. Samuel se défend énergiquement mais par un scrupule peut-être excessif, il refuse de s'associer à une entreprise ourdie par le baron pour donner aux protestants